

LA VIE DE L'ASSOCIATION...



Dans notre précédent numéro d'ARC EN CIEL, nous avons relaté l'ensemble des travaux de notre assemblée générale du 25 septembre 2007 à Villeneuve d'Ascq. Mais fidèle à notre tradition, qui dit assemblée générale en province dit aussi programme d'agrément d'accompagnement.

Pour des raisons de délai d'imprimerie, nous n'avons pu vous relater ce programme. Ce numéro est donc l'occasion de compléter notre compte-rendu de cette A.G 2007.

Rappelons que nous étions accueillis à l'Hôtel Ascotel au sein de la cité scientifique de Villeneuve d'Ascq, à deux pas du centre interrégional Nord de Météo-France.

Nous avons donc engagé notre programme d'agrément, le lendemain de l'A.G par une visite du centre météorologique qui venait de faire peau neuve, accueilli chaleureusement par son directeur Patrick David et les personnels.

Ce fut aussi pour nous l'occasion de rencontrer sur le site, quelques producteurs du terroir local, de déguster de bons produits régionaux et de commencer notre marché pour les fêtes de fin d'année.

Mais ce n'était qu'un début car notre ami Jean-Jacques Vichery, outre l'organisation matérielle de l'A.G, nous avait concocté un très riche programme touristique dans la région avec les visites du Centre historique minier du Nord/Pas de Calais à Lewarde, de Lille, du musée de La Piscine à Roubaix et pour la vingtaine « d'insatiables » qui restent une journée de plus, un magnifique bonus avec la visite de Bruges en Belgique flamande. Mais pour vous relater ces visites, je laisse très volontiers la plume à nos amis Jean Caniot, et Jean et Ray Chaumette.

.....PIERRE CHAILLOT

Trois jours dans le Nord

Ma visite du centre minier de Lewarde

Le rendez-vous à l'hôtel, avant le départ, le 26 septembre, pour le centre minier de Lewarde, avait été fixé à 9 h. Dès 8 h 45, bon nombre de participants parcouraient déjà les couloirs proches tout en bavardant.

A 9 h 30, l'autocar très confortable quitte Villeneuve d'Ascq sous un soleil blafard, annonciateur d'ondées ! A 10 h 10, il arrive à destination, un village situé à 7 km de Douai. Le musée est installé sur le carreau de l'ancienne fosse Dollye. Cet établissement d'une superficie de 8 hectares, accueille chaque année 150.000 visiteurs venant du monde entier. Il s'agit du plus important musée de ce genre installé en France. Après quelques minutes d'attente dans le lumineux hall d'accueil, deux guides féminines, apparemment très dynamiques, prennent en charge le groupe complet qu'elles divisent en

deux. La promenade, d'une durée de plusieurs heures, commence par la visite de la "salle des pendus". Ici, dans un vaste local (presque de la taille d'un hangar d'avions) des centaines de tenues de travail sont suspendues à grande hauteur. Il s'agit du vestiaire des mineurs. C'est là qu'ils se déshabillent, fixent leurs vêtements au bout d'un câble en acier et vont se doucher avant de regagner leur domicile. Un cadenas verrouille le fonctionnement de chaque câble qui monte ou descend grâce à l'action d'une poulie. C'est le long des murs que les mineurs prennent en commun leur douche. Seuls "les galibots" (apprentis mineurs à partir de 13 ans) bénéficient, dans un coin du bâtiment, de douches séparées des hommes.

Questions posées :

Q-Pourquoi les vêtements sont-ils inaccessibles ?

R-gain de place et afin de permettre le nettoyage de la salle à grande eau et le séchage des habits.

Q-Importance du personnel ?

R-1000 mineurs en 1947, donc 1000 portemanteaux suspendus (avec le savon !).

Q-Production ?

R-1000 tonnes par jour en 1947.

Q-Fréquence de nettoyage des bleus ?

R-une fois par semaine à la maison.

Q-Etat des tenues de travail après la remontée ?

R-humides et couvertes de poussières et parfois de boue.

Q-Durée de fonctionnement de cette mine ?

R-40 ans.

Q-Production en 40 ans ?

R-8 millions de tonnes.



La salle de triage

Les participants sont dirigés ensuite vers la lampisterie. Là, derrière des grilles sont entreposées côte à côte 1000 lampes de mineurs. Dans un présentoir, placées au premier plan, sont exposées une dizaine de lampes que les ouvriers ont utilisées depuis la création du site. La guide explique l'évolution de l'éclairage : depuis la simple loupote à flamme nue jusqu'à la lampe électrique fixée sur le casque de mineur utilisée à partir de 1920. Dans un angle de la salle existe un petit atelier de contrôle et de remise en état des lampes. A l'entrée, une ouvrière exerçait l'emploi de lampiste. Elle remettait à chaque mineur un jeton numéroté qu'il accrochait sur l'emplacement de la lampe qu'il emportait. La présentatrice expose ensuite les dangers du grisou et donne la parole aux visiteurs.

Questions posées :

Q-Nature du grisou ?

R-gaz de méthane qui se dégage dans les galeries de mine et qui, mélangé à l'air, explose au contact d'une flamme. Ce gaz existe même dans les mines de sel.

Q-A-t-il causé des catastrophes ?

R-oui, cinq grandes en France : à Courrières, le 10 mars 1906 (1101 morts) ; à Sallaumines, le 19 avril 1948 (13 morts et 35 blessés) ; à Oignies, le 28 mars 1946 (13 morts et 16 blessés) ; à Avion, le 2 février 1965 (21 morts) ; à Liévin, en 1974 (42 morts) ...

Q-Ici, quel a été le niveau de l'exploitation la plus profonde ?

R-480 m.

Q-Des femmes ont-elles travaillé au fond ?

R-oui, de 1720 à 1792 et pendant les deux grands conflits mondiaux.

Le groupe est ensuite confié au guide, ancien mineur : "P'tiot Edmond". Tout le monde embarque alors dans un petit train à voie étroite qui se dirige vers la salle de triage-criblage. Là, des femmes séparaient autrefois le charbon. Les installations complètes avec le réseau ferré sont encore en place. "P'tiot Edmond" évoque le dur labeur des mineurs et conduit ensuite les visiteurs vers un puits de descente, tout en évoquant les accidents qui se sont déroulés, au cours des âges, en ces lieux dangereux.

Questions posées :

Q-Quel genre d'accidents se produisaient dans les puits de descente ?

R-chute libre de la cage ! Exemple : le 11 février 1958, à Méricourt-sous-Lens, dans une fosse, à 900 m de profondeur, une cage contenant 11 mineurs se décroche et s'écrase 65 m plus bas, aucun survivant. Le 17 juin 1964, 5 mineurs sont éjectés d'une cage et font une chute de 100 m : tous tués. Signalons que ce puits devait être fermé 3 semaines plus tard !

Après de tels récits, certaines personnes marquent un peu d'anxiété. "P'tiot Edmond" les rassure ! La descente se déroule sans incident. Le groupe fait connaissance avec une galerie du fond.

Questions posées :

Q-A quelle profondeur, sommes-nous ?

R-Je répondrai à cette question tout à l'heure !

Q-Jusqu'à quelle profondeur pouvait-on travailler ?

R- 1200 m dans le Pas-de-Calais.

Nota: des essais d'extraction ont été réalisés à 1480 m mais sans succès (il faisait trop chaud : plus de 60° !)

"P'tiot Edmond" nous fait assister à une projection cinématographique. Ce film a été réalisé en 1948. On y voit des femmes trier du charbon à mains nues. Elles portent des coiffes pour protéger leurs cheveux contre la poussière.

Questions posées :

Q-Les cailloux triés sont, en général, évacués dans la campagne et forment des énormes tas dont certains ont une hauteur supérieure à 100 m (des terrils). Pourquoi n'en voit-on pas un seul autour de la présente ancienne mine ?

R-Ici, tous les cailloux étaient renvoyés dans les galeries abandonnées. Ce principe avait pour avantage d'éviter les effondrements de terrain.

Le groupe parcourt ensuite des galeries où régnaient autrefois un bruit considérable, une température étouffante et une humidité très élevée. Le mineur devait toujours se méfier des machines, des chutes de blocs de charbon qui pouvaient peser plusieurs tonnes, de la circulation des trains à voie étroite ... C'était l'enfer sous la terre !

Questions posées :

Q-Les supports qui nous entourent sont en bois. Quel bois ?

R-du sapin. Les soutènements en acier n'apparaîtront qu'à partir de 1950 !



La salle des pendus



Extraction du charbon dans une veine



Les explications de «p'tiot Edmond»

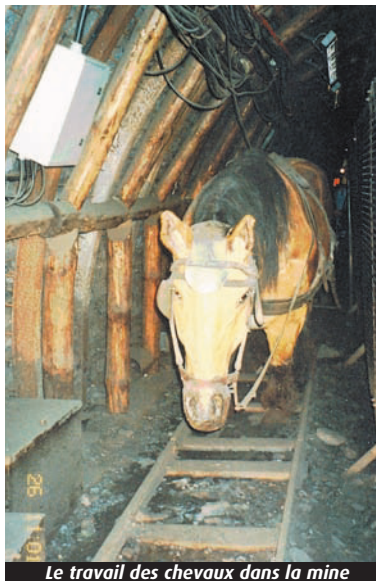
Dans les galeries, on voit fonctionner réellement des marteaux-piqueurs, des bandes transporteuses. Des scènes qui représentent la création d'un nouveau puits, le travail dans un emplacement étroit, l'emploi des chevaux, le chargement des wagonnets, sont impressionnantes ... Partout des mannequins occupent les emplacements de mineurs occupés à des tâches particulières. On a vraiment l'impression de se trouver en pleine action sous terre.

Questions posées :

Q-Que faisaient les chevaux dans les galeries ?

R-les chevaux étaient employés à tirer les wagonnets. Leur descente était très périlleuse. Il fallait bander leurs yeux, les équiper d'un harnais spécial et les placer au-dessus du vide à la place d'une cage d'ascenseur. Ils étaient descendus à l'aide

d'un treuil. Ces pauvres bêtes passaient une dizaine d'années au fond, sans jamais remonter. Ils finissaient leur vie dans une pâture après avoir séjourné un certain temps dans le noir sinon ils devenaient aveugles !



Le travail des chevaux dans la mine

Avant de nous quitter, "P'tiot Edmond" nous remercie et nous confie un secret : notre promenade n'a pas eu lieu sous terre, mais au niveau du sol dans des galeries construites en béton ! La descente en ascenseur était fictive !

A 12 h 30, il nous conduit au restaurant nommé "Le Briquet" d'une capacité de 320 couverts.

Questions posées :

Q-A quoi correspond le mot "briquet"? Les mineurs fumaient-ils?

R-non, en patois du pays le mot "briquet" signifie "casse-croûte". Chaque jour, les mineurs mangeaient sur place leur "briquet" ! A l'époque, les restaurants d'entreprise n'existaient pas !

A 15 h 00, l'ensemble des participants étaient reçus dans les locaux de la Direction Nord de la Météorologie.

.....JEAN CANIOT

La Piscine

Le 27 septembre, troisième jour de notre séjour nordique, comporte la visite de « La Piscine » (attention, surprise) à Roubaix, toujours sous la conduite éclairée de notre camarade Jean-Jacques Vichery. Nous nous y rendons en métro. La grande agglomération Lille, Roubaix, Tourcoing s'est dotée de deux longues lignes de métro entièrement automatisées. Roubaix, la ville du textile, aux mille cheminées d'usines (autrefois) ne nous apparaît, sous un beau soleil, pas plus industrielle qu'une autre. La Piscine est bien une piscine mais pas n'importe laquelle ! Elle fut construite de 1929 à 1932 à l'initiative du maire de l'époque, Jean Lebas, soucieux de l'hygiène et du bien-être « de l'ouvrier ». Il en fut remercié puisqu'une rue et une station de métro portent son nom.

Cette piscine, donc, couvrait l'implantation d'une abbaye cistercienne (Citeaux, Saint Bernard) ; nous ne sommes pas qualifiés pour confirmer. Elle comporte, sur deux niveaux, en plus du bassin, bien sûr, cinquante salles de bains pour hommes et autant pour femmes, ainsi que des cabines de douche.

En 1985, l'édifice fut fermé, la voûte étant ravagée par le chlore. Il s'avère que par ailleurs, le Musée Industriel de Roubaix, constitué au cours des 18ème et 19ème siècle, était fermé depuis cinquante ans. Que croyez-vous qu'il arriva ? Le musée devint La Piscine aux prix d'aménagements somptueux : immenses vitraux à chaque extrémité, fontaine de Neptune, luxueux portique en grès, etc ...

L'association Roubaix-textile est magnifiée dans une impressionnante tissuthèque.

Plus classiques, mais savoureux aussi, des statues, tableaux et de nombreux objets de la Manufacture (ex-Royale) de porcelaines de Sèvres -Hauts de Seine-92-. Nous avons, par exemple, remarqué un buste dit de « la petite Châtelaine » de Camille Claudel (sœur de Paul et élève de Rodin) au regard énigmatique.

En récompense de notre studieuse attention, nous eûmes droit à un repas sur place.





Lille

L'après-midi, sans le moindre répit, nous repartions découvrir Lille. Lille, née dans une zone marécageuse parsemée d'îles - d'où l'origine de son nom - est la capitale des Flandres («Rijsel» en flamand) ; au moyen âge, elle appartient aux Comptes de Flandre, puis, devint bourguignonne, et bientôt, au hasard des héritages, espagnole. Elle ne rentre dans le royaume de France que par conquête de Louis XIV en 1667, qui la fait fortifier par Vauban.

Le fait d'armes essentiel de Lille, est sa résistance victorieuse aux Autrichiens en 1792. Elle a subi onze sièges, le dernier datant de 1940.

Une première approche consiste en un tour de ville en mini-bus avec commentaires. Nous apprenons ainsi que : - le général De Gaulle, né le 22 novembre 1890, au 9 rue Princesse, fut baptisé le même jour en l'Eglise Saint-André ; que le fameux hymne de l'Internationale, paroles d'Eugène Pottier, musique de Pierre Degeyter, fut chanté pour la première fois dans le vieux quartier populaire Saint-Sauveur ;

photo ci-dessous :
le Beffroi de l'Hotel de Ville
à droite: la vieille Bourse



Faid'herbe, enfant du pays, se battit vaillamment en 1870-71 et mérite sa statue ;

Edouard Lalo, compositeur de la symphonie espagnole – entre autres – fait également honneur à cette cité.

Lille a tous les attributs d'une ville ancienne au riche passé. L'âme d'une cité, c'est d'abord son Hôtel de Ville ; le premier occupa le Palais des Comtes de Flandre ; le nouveau, vit le jour de 1924 à 1927, Roger Salengro en étant le maire. Celui-ci, également ministre de l'Intérieur du Front Populaire, accusé de désertion, durant la Grande Guerre, par des ennemis politiques acharnés, se suicida en 1936. Dans le nord de la France et en Belgique, accolé ou non, l'Hôtel de Ville a son beffroi comme l'église a son clocher. D'abord tour mobile de siège, il est devenu tour de guet puis symbole de liberté communale. Ici, il s'élève hardiment à 104 mètres. Le beffroi est en général une belle œuvre architecturale, et c'est bien le cas de celui de Lille.

Une ville possède une place, en son centre. Ici, la place du Général De Gaulle, ex Grand-Place, belle et animée. Une place de la République bien sûr ; un grand musée (non visité) avec des peintures françaises, italiennes, espagnoles et surtout flamandes et hollandaises. Une cathédrale du 19^e siècle ... seulement. Ce siècle, sans inspiration architecturale, se contenta d'imiter le passé en créant du « néo », ici, en l'occurrence du néo-gothique. Un opéra, bourses ancienne et nouvelle, l'hospice Comtesse fondé par la Comtesse de Flandre, Jeanne de Constantinople etc ... Les curieux peuvent découvrir beaucoup d'autres curiosités.



Ancienne griffie de Liberté de Bruges

Bruges

Le vendredi, nous nous levons de bonne heure, pour rejoindre Bruges en Belgique flamande, la Venise du nord comme chacun sait. Le ciel trahit les météo ; il pleut le matin et la grisaille (vilain mot mais à la mode) persiste ensuite.

Bruges est ceinturée d'un grand canal et quadrillée de plus petits à l'intérieur. Un nombre important de cygnes gracieux et plus blancs que blanc, qui évoluent sur ces eaux, est une caractéristique locale. Bruges est un écrin pour une grande place, un hôtel de ville gothique, un beffroi, armé de 300 mètres et quelques marches que nous n'affrontâmes point. La basilique du Saint-Sang qui protège quelques gouttes de sang du Christ ; un musée de peintures flamandes dans lequel Jean Galzi s'attarda au point que nous eûmes peur de le perdre, mais il était bien au rendez-vous du déjeuner ; des façades remarquablement décorées.

A Bruges, on vous parlera avec fierté du béguinage ; mais à tout prendre, qu'est-ce ? Le béguinage est la résidence importante, avec deux chapelles, des béguines. Les béguines ne sont pas tout à fait des religieuses, elles ne prononcent pas de vœux perpétuels ; elles prient, visitent les malades, effectuent de petits travaux. Arrivées au 13^{ème} siècle, elles disparurent en 1928 remplacées par une communauté de Bénédictines (Saint Benoît) qui adoptèrent leurs habits.

L'après-midi, une promenade en petit bateau à moteur (une gondole et son gondolier) nous permet de découvrir l'envers de ce que nous avons visité le matin. Il serait prétentieux de vouloir décrire Bruges. Nous nous contenterons, en conclusion, de cette citation, non signée : « Ville ravissante, ville captivante, ville enchantée où l'on découvre toujours d'autres trésors cachés ».



Vue du quai



Place centrale



Place centrale



Ancien hopital

Il faut se quitter...

Après un dîner familial à notre hôtel, ce furent les adieux à Villeneuve d'Ascq.

Hommage amical soit rendu à Jean-Jacques Vichery et à son épouse Colette, organisateurs méticuleux, accompagnateurs souriants et dévoués, dans ce climat de convivialité, cultivé depuis la Météo de papa.

Merci aussi à tous ceux qui ont contribué au succès de cette agréable rencontre-promenade.

..... JEAN & RAY CHAUMETTE



en visite sur les canaux



Une petite partie du Béguinage

